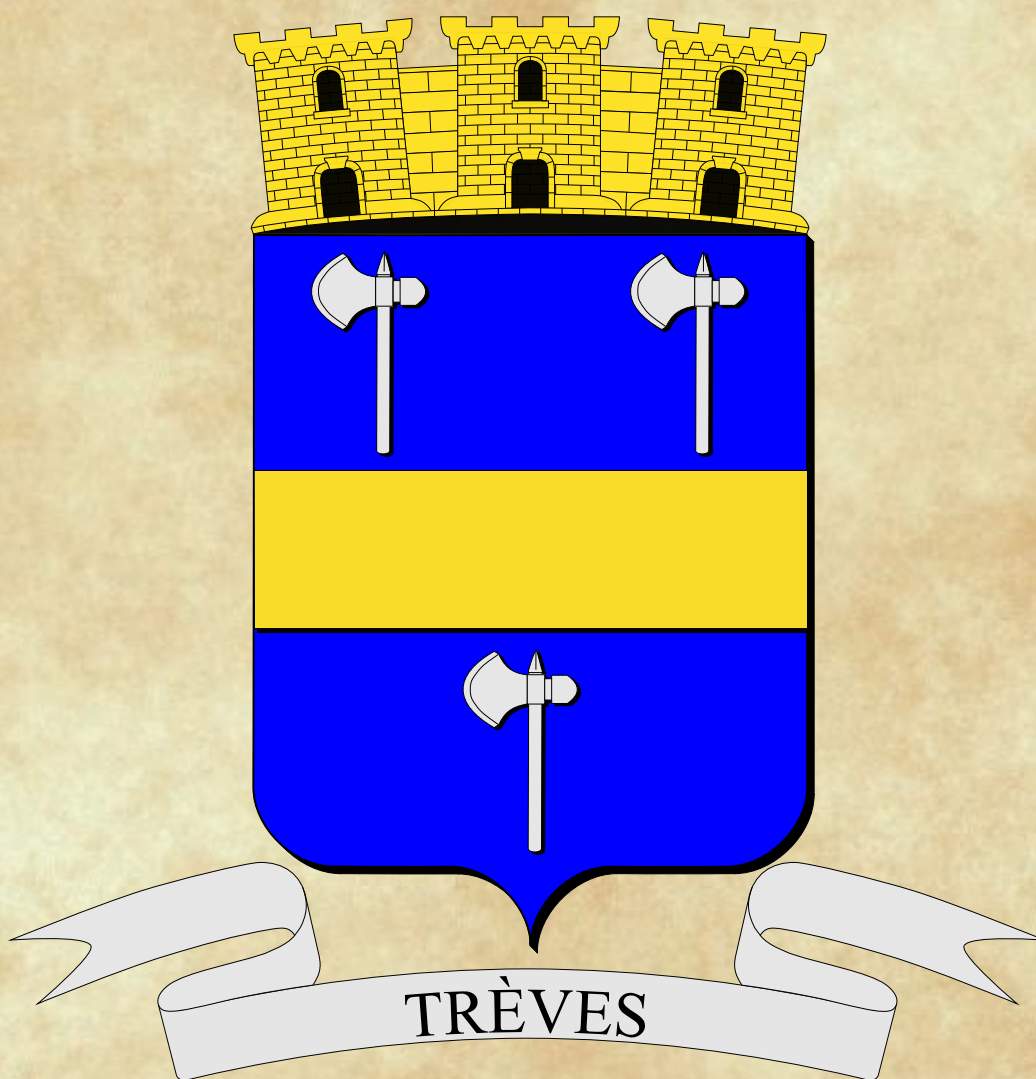


ARMORIAL COMMUNAL



« D'azur, à une fasce d'or, accompagnée de trois haches d'arme posées en pal, deux en chef et une en pointe. ».

COMMUNE DE TRÈVES

ÉTYMOLOGIE

De l'Ibère « Tabrî » contraction de deux termes « ta » et « Brî ». Ta, que l'on retrouve dans Tamaris, Artabrî etc.. signifie rive, rivage en Ibère (Du sanscrit Tirva). Brî, que l'on retrouve dans une quantité de villes Ibères désigne la ville au sens extrêmement large puisqu'il concerne tout aussi bien une vraie ville qu'un groupe de deux maisons (Du Thrace Bris).

Tabrî signifie donc les maisons près de l'eau, ce qui est, à l'évidence, l'exacte définition de la réalité pour notre village.

GENTILÉ

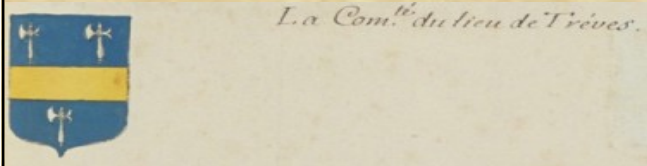
Les habitants de Trèves portent le nom de Trévoise et Trévois. Localement certains disent Trévezaines, Trévezains à cause du Trévezel qui traverse le village.

Cf : Dictionnaire d'Amboise du Languedoc-Roussillon.

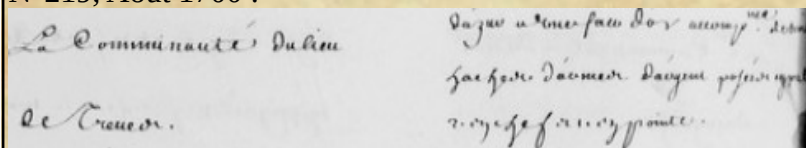
BLASON

Le blason a été réalisé par Charles d'Hozier, Héraldiste, généalogiste du roi de France lors de la création de l'Armorial Général de France de 1694 à 1710.

DE 1697-1710 TOME 14 LANGUEDOC P695.



Il est blasonné par d'Hozier, tome 1 Languedoc conservé au cabinet des titres, Page 842, bureau d'Alès, N°219, Août 1700 :



AJUSTEMENTS ET PRÉCISIONS HÉRALDIQUES

Les effets d'ombre sont obligatoires pour visualiser les reliefs des différents composants constituant le blason. Ils sont toujours dirigés de l'angle du chef dextre à la pointe senestre.

L'écu est le premier affecté par cet effet d'ombre puisqu'il correspond au bouclier que porte le récipiendaire, représenté notamment par la couronne et les ornements qui sont le premier plan.

L'azur est le premier niveau de l'écu, appelé champ, un peu comme un plateau sur lequel vont se disposer les éléments qui doivent apparaître en relief ; c'est la raison de l'ombre sur la fasce et les haches d'arme.

La fasce est une pièce honorable qui mesure deux modules d'épaisseur sur les huit que compte l'écu dans sa hauteur.

La hache d'arme : Il s'agit d'un outil qui en plus de la hache traditionnelle a une sorte de marteau sur le côté opposé de la lame et qui a un manche plus long. Cet outil était emmené à la guerre par les chevaliers au titre de leur défense personnelle quand la lance dont il se servait en premier venait à être brisée. Elle a la même signification héraldique que la hache mais elle indique en plus un rang social particulier (La hache est portée par le soldat (Non noble) alors que la hache d'arme l'est par un chevalier (Noble)).

VARIANTE(S)

1 : AUTRE(S) BLASON(S) CONNU(S)

La commune de Trèves n'a jamais réalisé ou fait réaliser d'armoiries différentes, respectant ainsi les règles héraldiques qui interdisent l'usage d'autre blason que celui qui a été initialement attribué, sauf dans des cas bien précis : Changement de nom ou changement de territoire (Cas par exemple des nouvelles communes qui commencent à se former avec la loi N.OT.R.E.).

HISTORIQUE NOBILIAIRE

Pour établir le nobiliaire de Trèves, il faut remonter aux origines du village.

Le terme Trèves est ibère (Cf partie étymologique). Le village n'existait donc pas avant eux.

Cependant, sur le plateau du Causse-Noir et sur son satellite celui de Canayère, il y a avait une présence humaine visible encore aujourd'hui avec des monuments mégalithiques très épars. Les dolmens de Gras et de Pradines sur Lanuéjols montrent qu'il y avait une présence humaine du mésolithique, soit entre 10000 à 5000 ans avant notre ère. Mais la population en cet endroit était faible ; les ossuaires qui ont été trouvés ainsi que les coffres sépulcraux sont majoritairement positionnés à l'ouest du Causse-Noir, sur le secteur de Peyreleau. (Cf P676, Bulletin de la Société préhistorique française. Études et travaux. 1965, tome 62, N. 3. pp. 667-712 ; auteur Michel LORBLANCHET).



Les photos ci-avant montrent le type d'habitat de ces hommes de la préhistoire du mésolithique ; ils étaient des cueilleurs chasseurs ; les vastes forêts des Causses d'origine étaient des réservoirs de nourriture fort importants.

Au néolithique, période qui suit le mésolithique, l'homme descend dans les gorges et s'installe dans les grottes à l'abri des tumultes des rivières. C'est l'occupation de Baume-Lairoux, du Pas-de-Joulié etc...

Quand les Ibères envahissent le secteur ils apportent l'art de construire les maisons en dur et favorisent l'établissement de villages comme Meyrueis (Maros) et sa dépendance hors des bois Lanuéjols. C'est aussi le moment où un embryon de village s'établit à Trèves.

Quand les gaulois envahissent le secteur en -350 ils renomment les lieux selon leur phonétique en TREVE et dont la signification sera développée au chapitre TREVES et TREVIDON. Nous sommes à la limite du territoire des Volques-Arecomiques dont la capitale était Nîmes (Nemausus « Le bois sacré ») et dont le nom signifie les loups (Volques) du pays de la mer (Arecomiques), bordé au nord à Lanuéjols par les Gabali (Les porteurs de javalots), à l'ouest et au sud par les Ruteni (Les blonds). Nous sommes maintenant au III^e siècle avant Jésus-Christ.

Pourquoi l'installation d'un village par les gaulois à Trèves ? Il faut savoir que ce peuple ne savait pas construire des ponts durables, aussi pour passer les cours d'eau ils privilégient l'aménagement de gués aux endroits les plus bas et si possible au plus proche des voies de communication. Contrairement à ce que l'on pourrait croire au départ, les tribus gauloises n'étaient pas isolées ; elles communiquaient entre elles et avaient des échanges commerciaux fort soutenus. Comme nous l'avons vu Trèves est situé au point de jonction de trois grands peuples gaulois : Les Volques-Arecomiques, les Gabali et les Ruteni. Une route commerciale reliait les Gabali aux Volques-Arecomiques. Elle venait de Lodève et remontait sur Javols en passant par Meyrueis et Lanuéjols qui avait le statut de poste frontière, le ruisseau de Garenne étant la limite entre les deux tribus.

Cette ligne de commerce a été aménagée plus tard par les romains qui ont toujours repris à leur compte les infrastructures des peuples colonisés, en les améliorant. Il s'agit de la voie dite romaine pavée, qui passe par le pont dit « romain », alors qu'il est roman.

Comme les gaulois ne savent pas vraiment construire les ponts, ils aménagent le passage sur le Trévezel au niveau où les romains édifieront plus tard notre précieux édifice, repris ensuite dans la période romane. Ce passage gaulois, un simple gué avec des rondins, était vraisemblablement très fragile du fait de la nature impétueuse du Trévezel ; il devait être emporté assez souvent.



Monnaie des Volces-Arecomiques présentant la tête d'une déesse guerrière sur une face et un sanglier sur l'autre. Curieusement le symbole de la tribu n'est pas le loup dont elle porte pourtant le nom.

Au II^e siècle avant notre ère, les romains envahissent le territoire des Volces-Arecomiques ; ils fondent alors la Narbonnaise, territoire gallo-romain qui vivra jusqu'à l'invasion des Wisigoths terminée en 475 après Jésus-Christ. Pour solidifier le passage à gué ils construisent le pont en pierre dont il ne reste aujourd'hui que les soubassements. Le village ne sera pas romanisé ; aucun vestige de leur séjour n'est visible à Trèves, correspondant à leur mode de vie : Pas de thermes, pas de fort, pas d'amphithéâtre, pas de changement de nom, etc. Pour les romains Trèves ne devait être qu'un lieu-dit peuplé que de deux ou trois familles pas plus. La meilleure preuve en est qu'avec Revens, qui était une annexe de Trèves en 1384, les deux bourgs sont taxés pour trois feux. Si l'on imagine bien que Revens avait un feu, Trèves n'en avait donc que deux, quatre cents ans après la chute des romains, soit environ une douzaine de personnes (Homme, femme, enfants).

En 507, les Wisigoths sont chassés par le roi Clovis jusqu'aux limites de l'ancienne Narbonnaise dont notre secteur fait partie. La région wisigothe prend alors le nom de Septimanie (Les 7 « pays »), et la zone qui nous concerne fait partie du « pays » de Nîmes.

En 532, le roi Théodoric de Neustrie continue le combat contre les Wisigoths et fait reculer leurs frontières en s'emparant du diocèse d'Ucetia (Uzès), de Luteva (Lodève) et d'un tiers de celui de Nemausus (Nîmes) auquel il donne le nom d'Arisitum (Probablement Arrigas) ; mais ce dernier ne résistera pas plus de cent ans ; en tout cas le territoire de Trèves fait partie de cet évêché éphémère.

En 725, la Septimanie tombe aux mains des arabes qui ont envahi la totalité de l'Espagne et du Portugal.

En 759, la prise de Narbonne par Pépin le Bref, roi de France, après un siège de 7 ans, repousse définitivement les arabes hors des Pyrénées.

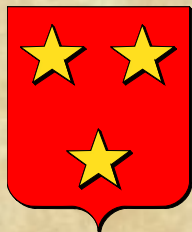
La Septimanie devient un marquisat rattaché à l'empire carolingien sous la direction de la famille de Gellone et passe en duché en 820 aux mains de Bernard de Septimanie jusqu'en 844. Lui succède Sunifrède 1^o de Barcelone jusqu'en 849, suivi d'Olba 1^o de Carcassonne, son frère, jusqu'en 851.

En 865 le roi Charles le Chauve divise la Septimanie en deux provinces : Narbonne et Barcelone.

En 892, le secteur de Trèves, qui fait alors partie du Comté de Nîmes, est annexé par le comte de Toulouse. En 956 il est annexé par les Trencavel et en 1013, le territoire tombe sous les mains de la puissante famille d'Anduze.

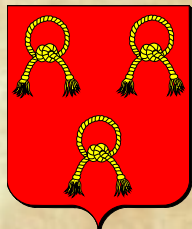
L'héraldique qui vient de naître (Environ l'an 1000), nous donne le premier blason noble pour le territoire de la commune :

Famille d'ANDUZE :

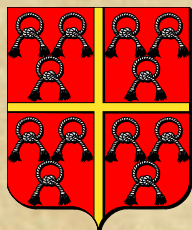


En 1169, la famille de Roquefeuil prend la suite et gardera le territoire comprenant tout le secteur de l'ancien canton de TRÈVES jusqu'à la Révolution Française.

Famille de ROQUEFEUIL ancien :

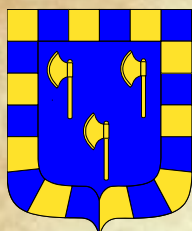


Famille de ROQUEFEUIL moderne pour notre secteur :



Localement, la commune de TRÈVES va être co-dirigée à partir du 13^e siècle par la famille de Mailhac jusqu'à la Révolution Française.

Famille de MAILHAC :



TRÈVES ET TRÉVIDON

Trévidon est un endroit oublié qui a fait couler beaucoup d'encre aux XVIII^e, XIX^e siècle et jusqu'à récemment ; plusieurs chercheurs de tous horizons se sont confrontés en de multiples conjectures et, il faut bien l'avouer, ce sont malheureusement perdus dans leur résultat très approximatifs. Et pourtant, il suffit d'un peu de bon sens, de recherches et de connaissance des lieux pour localiser avec certitude cette résidence de Tonancius FERREOL, préfet des Gaules au V^e siècle de notre ère, dont l'existence est donnée par le 24^e poème de Sidoine Apollinaire, le panégyrique de Narbonne.

Sur le site de Philippe Remacle, latiniste et helléniste belge francophone, professeur de langues anciennes, un des meilleurs spécialistes du domaine, décédé en 2011, nous avons le poème en question avec sa traduction :

Ac primum Domiti larem severi
Intrabis, trepidantibus camenis:
Tam [censorius](#) haud fuit vel ille,
Quem risisse semel ferunt in ævo.
Sed gaudere potes rigore docto:
15 Hic si te probat, omnibus placebis,
Hinc te suscipiet benigna [Brivas](#),
Sancti quæ foveat ossa Juliani:
Quæ dum mortua mortuis putantur,
Vivens e tumulo micat potestas.
Hinc jam dexteriora carpis arva,
Emensusque jugum die sub uno,
Flavum crastinus aspicias [Triobrem](#).
Tum terram Gabalum satis nivosam,
Et quantum indigenæ volunt putari,
Sublimem [in puteo](#) videbis urbem.
Hinc te temporis ad mei Laconas
Justinum rapies, suumque fratrem,
Quorum notus amor per orbis ora
Calcat Pirithoumque, Theseumque,
Et fidum rabidi sodalem Orestæ.

Horum cum fueris sinu receptus,
Ibis Trevidon, et calumniosis,
Vicinum nimis heu jugum Rutenis.
Hic docti invenies patrem Tonanti,
Rectorem columenque Galliarum,
Prisci Ferreolum parem Syagri:
Conjux Papianilla quem pudico
Curas participans juvat labore,
Qualis nec [Tanaquil](#) fuit, nec illa
Quam tu, [Tricipitine](#), procreasti,
Qualis nec [Phrygiæ dicata Vestæ](#),
Quæ contra satis Albulam tumentem
Duxit virgineo ratem capillo.
Hinc te [Lesora](#), Caucasum Scytharum
45 Vincens, aspiciet, citusque Tarnis
Limosum et solido sapore pressum
Piscem perspicua gerens in unda.
[Hi Zeti et Calais tibi adde pennas](#),
Nimbosumque jugum fugax caveto,
Namque est assiduæ ferax procellæ.
Sed quamvis rapido ferare cursu,
Lassum te Voroangus obtinebit.
Nostrum hic invenies Apollinarem,
Seu contra rabidi leonis æstus
Vestit frigore marmorum penates:
Sive hortis spatiat in repostis,
Quales mellifera virent in Hybla,
Quales Coricium senem beantes
Fuscabat picei latex [Galesi](#).

J'ai coupé la fin du poème qui n'a plus de rapport avec notre propos.

Maintenant un peu de géographie :

Sidoine Apollinaire nous invite à suivre le voyage d'une lettre qu'il envoie à son très grand ami Tonance FERREOL. De Clermont-Ferrand on se rend à Brivas, aujourd'hui Brioude. Ensuite on franchit une montagne au pied de laquelle coule le jaune Triobris (La Truyère) au-delà de laquelle on entre effectivement dans le pays des Gabales, à Javols, en Lozère. Ensuite on va dans une ville au fond d'un puits. Il s'agit de Lanuéjols (Lozère), au fond du cirque du Causse de Mende, de celui de Sauveterre et du Mont Lozère, dans ce coin que l'on appelle le Valdonnez (Vallis aniseria). Le parallèle effectué par Ferréol avec la Laconie confirme tout à fait que nous sommes bien dans le Valdonnez, vallée encaissée par des murs montagneux, la Laconie étant elle-même une région très encaissée dans un cirque montagneux d'où on ne peut sortir que par deux passages étroits. Remarquez la dénomination romaine « Puits » pour désigner des montagnes ; ce terme est resté en occitan « Puech » du latin « Podium », le mont, qui a donné Puy en Auvergne (Le Puy-de-Dôme par exemple),

Tu te présenteras d'abord chez le sévère Domitius. Les Muses tremblent devant lui, et il n'est pas moins à redouter que ce censeur austère qui, dit-on, ne rit qu'une seule fois en sa vie. Mais tu ne dois point t'alarmer de sa docte critique, car s'il t'accorde son suffrage, tu la iras à tout le monde. Tu dirigeras ensuite tes pas vers la bienveillante Brivas, où reposent les ossements de saint Julianus, qui, du fond de sa tombe, semble vivre encore, tant il opère de prodiges. Puis, franchissant les plaines qui sont à droite, tu graviras la montagne en un seul jour, et le lendemain tu découvriras le jaune Triobris et la terre des Gabales souvent couverte de neige; là, comme les indigènes le veulent faire accroire, tu verras dans un puits une ville magnifique. Tu te transporterás chez les Laconiens de mon temps, Justinus et son frère, dont l'amitié mutuelle, connue de tout l'univers, est plus célèbre que celle de Pirithoüs pour Thésée, que celle du fidèle Pylade pour Oreste en fureur.

Lorsque tu auras été accueilli dans leur sein, tu te rendras à Trévidon, et vers cette montagne trop voisine, hélas! des méchants Ruténi. C'est là que tu verras le père du savant Tonantius, le bienfaiteur et l'appui des Gaules, Ferréolus, nival de l'ancien Syagrius; Ferréolus, dont l'épouse Papianilla partage les soins et les travaux; elle surpasse et Tanaquil, et la fille de Tricipitinus, et la vierge consacrée à la Vesta phrygienne, laquelle, avec ses cheveux, fit remonter à un vaisseau les ondes enflées du Tibre; tu apercevras le Lésora, plus élevé que le Caucase, et le Tarn rapide, qui nourrit dans ses eaux limpides un poisson limoneux d'une chair excellente. Ici, mon livre, emprunte les ailes légères de Zétus et de Calais, et évite cette montagne dont la cime est battue par d'éternelles tempêtes; mais, quelle que soit la rapidité de ton vol, tu descendras fatigué à Voroangus. C'est là que tu découvriras notre Apollinaris, occupé soit à revêtir sa maison de colonnes de marbre, pour en opposer la fraîcheur aux ardeurs brûlantes du Lion; soit à parcourir ses jardins délicieux, pareils à ceux qui embellissent le sommet de l'Hybla, fertile en miel, ou à ceux qui faisaient les délices du vieillard Gorycien, et qu'arrosaient les eaux du noir Galésus;

Poujols en basse Occitanie, Pujaut en frontière avec la Provence etc. ; la ville au fond du puits est donc bien une ville en contrebas des montagnes.

L'étape d'après nous amène à Trévidon.

Là Sidoine Apollinaire donne des indications très importantes :

1 : Trévidon est proche d'une montagne trop voisine des « méchants » ruténi, les ruthènes, c'est à dire les aveyronnais d'aujourd'hui. Il n'y a qu'une montagne dans cet axe depuis le Valdonnez qui soit proche des Ruthènes : c'est le Mont-Aigoual. La preuve est donnée plus tard.

2 : Depuis Trévidon on peut voir le Tarn (Tarnis) avec ses eaux poissonneuses **et** le mont Lozère (Lesora). Ces deux éléments, à l'évidence, ne peuvent pas désigner Trèves dans le Gard, parce que de cette position il est impossible de voir le mont Lozère et le Tarn. Non, Trévidon ne peut être que Saint-Laurent-de-Trèves dont les ruines romaines s'étendent sur un mamelon près du village, mais aussi épars, en plusieurs points de son territoire.

Après, le récit d'Apollinaire conforte la position de Trévidon à Saint-Laurent-de-Trèves puisqu'il nous dit qu'en empruntant les ailes de Zétus et de Calais on doit éviter la montagne aux cimes battues par d'éternelles tempêtes, ce qui permet ensuite de descendre vers Voroangus. Si on ne sait pas qui sont Zétus et Calais on ne peut pas situer précisément à la fois Trévidon, et la montagne aux tempêtes éternelles. Ce sont des gémeaux qui appartiennent à la tribu des Boréens, c'est à dire des gens du nord. Donc la montagne à éviter depuis Trévidon est plein sud, puisqu'en venant du nord on tombe dessus. Or depuis Saint-Laurent-de-Trèves en descendant plein sud on tombe sur le Mont-Aigoual dont les vents sont quasiment permanents et dont les humeurs climatiques ont du terroriser plus d'un romain ; d'ailleurs il n'établiront aucun peuplement dans ce secteur ; c'est le seigneur de Roquefeuil qui fait un don pour la fondation de l'abbaye du Bonheur afin de sécuriser le passage de la Serrereyde particulièrement dangereux à la fin du 11^e siècle. Si on prend pour base Trèves dans le Gard, en descendant plein sud on ne rencontre pas de montagne aux tempêtes éternelles.

Dans l'Histoire Générale de Languedoc de 1874, Édouard PRIVAT rédige un texte sur Trévidon, livre IV, pages 448-449. Il semble exclure le Trèves gardois comme étant Trévidon mais n'approfondit pas son analyse, sûrement parce qu'il ne pouvait pas à cette époque dire quel était le lieu où se positionnait la villa gallo romaine. La même opinion est donnée dans l'Histoire de l'Académie Royale et des belles lettres de 1723, Tome 3, page 281 ; là aussi il est remarqué que Trévidon se trouve sur la rive droite du Tarn puisque ce n'est qu'à partir de ce lieu que l'on voit le Tarn. Malheureusement cette opinion est fautive. Sidoine Apollinaire dit simplement que depuis Trévidon on peut voir le Mont Lozère et le Tarn poissonneux. Cela ne signifie absolument pas que Trévidon est sur la rive droite ou la rive gauche du Tarn.

Un autre point historique important conduit naturellement sur Saint-Laurent-de-Trèves et non pas sur Trèves pour Trévidon. En effet, Sidoine Apollinaire dans d'autres de ses écrits indique que Tonance Ferréol réside dans sa maison de Trévidon jusqu'à la conquête de l'Aquitaine Première par les Wisigoths en 475 de notre ère, où il se replie sur sa maison de Voroangus, dans la région de Nîmes. L'Aquitaine Première était une subdivision de l'Aquitaine des romains. Ce vaste territoire comprend huit peuplades gauloises : Les Albigenses (Albi), les Cadurques (Cahors), les Ruthènes (Rodez), les Lémovices (Limousin), Les Arvernes (Auvergne), les Bituriges (Berry), les Vellaves (Velay) et les Gabales (Gévaudan). Si Saint-Laurent-de-Trèves est bien en pays Gabale, on ne peut pas en dire autant de Trèves qui est et a toujours été en pays des Volques-Arécomiques. Comme je l'ai déjà expliqué, la traversée des grands cours d'eau est difficile pour les gaulois ; c'est ce qui explique que la Dourbie est la limite entre les Rutènes et les Volques-Arécomiques ; limite qui sera toujours respectée dans l'histoire, jusqu'à aujourd'hui puisque c'est la limite du Gard et de l'Aveyron. Trèves n'ayant jamais été en Aquitaine Première, elle n'est pas la Trévidon que croit avoir reconnue madame SERRA Lorette dans son ouvrage sur Trèves et son énigmatique passé en 2010 (P37 et 38) ou beaucoup d'autres auteurs qui n'ont pas tenu compte des données géographiques et historiques que Sidoine Apollinaire nous a légués.

Un autre argument, probablement le plus décisif, vient de la toponymie. Cette science malmenée, au même titre que l'héraldique, est, si elle est étudiée avec rigueur, une source d'information vraiment très efficace.

Un article découvert dans la revue archéologique de 1891, publié par M. d'Arbois de Jubainville (Pages 197 et 198) indique que le nom de Trèves est plus ancien que le gaulois Trebo. Selon lui « Trev » vient du breton désignant une subdivision de la paroisse, le hameau. Ce mot tire son origine du celte « Trebo », l'habitation, le village. Il est rejoint sur ce terrain par divers auteurs spécialistes de la langue celte bretonne comme Jean-Marie Plonéis (La toponymie celtique, 1989, page 58), par Noël-Yves Tonnerre (Naissance de la Bretagne,

1994, Page 43), par Hervé Abalain (Histoire de la Bretagne, 2000, Page 25) et bien d'autres, ou par les généralistes comme Ernest Nègre (Toponymie générale de la France, article 2390 de la II^e partie).

Mais c'est oublier bien vite que la toponymie ne peut pas s'expliquer sur un quelconque palier des nombreux étages qui se sont empilés au cours du temps pour construire un lieu, parce que chacun d'eux est le reflet d'une déformation linguistique des nouveaux occupants. Cela signifie que ceux qui traduisent Trèves par le latin *trivium*, le carrefour de trois routes, n'ont partiellement pas tort. En effet, si le village avait été créé par les romains il aurait pu porter ce nom puisqu'il correspond à leur langue, sauf qu'à l'époque il n'y avait que deux routes..... En fait il faut aller sur le palier le plus bas possible pour être sûr d'étudier le sens premier que les anciens ont décrit pour l'endroit où ils vivaient.

Je me suis rendu compte qu'il y avait une anomalie. Les celtes n'envahissent notre région qu'en -350 ; ils ne sont pas les premiers occupants des lieux loin de là et les 200 pages qui précèdent le démontrent. Si l'on exclut les anciens occupants jusqu'aux Tartesses dolméniques parce qu'ils n'avaient pas d'écriture et qu'ils n'étaient pas présents ici, il n'empêche qu'une période vie organisée existe entre -4000 et -350 avec notamment l'occupation Ibère de -1500 à -500 et les Ligures de -500 à -350 avec leur propres langues et leur toponymie si bien documentée. Le nom celte ne peut être qu'une déformation d'un nom Ligure, voir Ibère.

En approfondissant les choses j'ai pu retrouver le nom Ibère de Meyrueis qui était déjà à cette époque là un village de commerçants drainant les productions des environs. Il semble que Lanuéjols portait le même nom et ne devait être qu'un groupe déporté par delà la forêt pour capter les productions du plateau. La toponymie de ce village ne laisse aucun doute sur son origine purement gauloise ; il n'avait pas de nom antérieur, ou alors il a été totalement ignoré par les celtes ce qui n'est pas du tout dans leurs habitudes.

Qu'en est-il de Trèves ? Nous savons qu'au temps des Tartesses et des Dolméniques le village n'existait pas. La population vivait dans les grottes entourant la vallée marécageuse où ne devait se pratiquer que la pêche, la collecte d'osier et éventuellement de plantes comestibles ; l'agriculture était pratiquée sur les plateaux plus ensoleillés et moins humides. Avec les Ibères par contre on a les premiers occupants sur les pentes les mieux exposées comme celles du Villaret et du Regard. Il ne s'agit nullement d'un village comme aujourd'hui mais plutôt de deux ou trois fermes pas plus. Est-il possible dans ces conditions que cet endroit faiblement habité ait pu porter un nom ?

Si l'on revient à l'article d'Arbois de Jubainville nous découvrons quelque chose de très intéressant et de totalement inexploité. Il nous dit que le mot gaulois « Trebo », le village, l'habitation, vient de l'indo-européen « Trbho », récupéré par les Ibères en Tabrî (Voir la tribu des Artabrî à l'extrême nord-ouest de la péninsule ibérique, devenue on ne sait trop comment *Are-trebae* lorsque les celtes les envahissent). Philippon dans son étude sur les Ibères confirme cette déclinaison linguistique. Ainsi, il semble bien que nous tenions le nom d'origine que Trèves a du porter pendant une bonne partie de la période Ibère et Ligure, soit au moins 500 ans, à savoir Tabrî (Artabrî étant Tabrî avec Ar, le mouvement). Mais que signifie ce mot ?

Il s'agit d'une contraction de deux termes « ta » et « Brî ». Ta, que l'on retrouve dans Tamaris, Artabrî etc.. signifie rive, rivage en Ibère (Du sanscrit *Tirva*). Brî, que l'on retrouve dans une quantité de villes Ibères désigne la ville au sens extrêmement large puisqu'il concerne tout aussi bien une vraie ville qu'un groupe de deux maisons (Du Thrace *Bris*). Tabrî signifie donc les maisons près de l'eau, ce qui est, à l'évidence, l'exacte définition de la réalité pour notre village.

Quand les Volques, tribu celte venue directement de Galatie, envahissent notre secteur, ils apportent avec eux leur langue, un des nombreux dérivés du grand groupe des langues celtes auxquelles appartient le breton, le gallois, l'Arverne et quantité d'autres. Chacun de ces groupes orthographie de manière diverse un celte qui n'est pas une langue uniforme ; c'est un peu comme le Français et les patois régionaux. Confrontés aux mots Ibères qu'ils ne comprenaient pas, les Volques ont convertis ce qu'ils entendaient selon leur propre manière d'identifier les sons par écrit. Ainsi Tabrî est-il devenu ici *Trevae* que les romains ont ensuite converti en *Treve*.

La forme *Trevir* du TRÈVES allemand au 13^e siècle semble très différente de notre *Treve*, mais si dans notre secteur géographique le roman a lissé les terminaisons des noms gallo romains, en Allemagne au contraire les

formes gallo romaines persistent et ce n'est qu'au moment où l'allemand prend forme que les modifications interviennent raccourcissant Trevir (Issu directement des gaulois) en Trier.

On trouve en celte breton le mot Treb, décliné en Trev ou Trebo qui désigne le village, l'exploitation agricole voir dans certains cas (Avec Tro), la vallée. On se positionne ici sur l'explication la plus couramment utilisée pour Trèves, quand on veut bien lui accorder son origine gauloise ; mais comme je l'ai signalé au début de cet exposé, on ne doit jamais s'arrêter sur une strate pour expliquer un nom au risque de commettre un contresens.

Si l'on suit M. HAMELIN (Voir étymologie au début de ce document), il semblerait que la règle linguistique serait que le B gaulois soit transcrit en V par les romains ; et donc avant le Trèves romain on aurait eu un Trebo gaulois. Mais alors pourquoi les Trevires sont restés des Treviriis sous les romains pour donner Trèves (En Allemagne) aujourd'hui ? C'est bien que le passage de lettre n'est pas obligatoire, et cela est parfaitement démontré par le spécialiste en langue latine et germanique afin de comprendre ce qui c'est passé dans le nom de Trèves. Il s'agit de la thèse du Docteur en linguistique à l'université de Nice, Arnaldo MOROLDO, intitulée « Latin et germanique dans les domaines Gallo-romains et Italo-roman ».

Avant de comparer les mots d'un point de vue linguistique, il faut se demander si les Volques, installés dans le sud de la France, exclusivement dans ce qui correspond en gros à l'ancien Languedoc-Roussillon, excepté la Lozère qui est pays Gabale, ont une quelconque parenté avec les Trevires qui sont installés en gros au Luxembourg et la région de Trèves leur capitale fondée par les envahisseurs romains. C'est saint Jérôme qui donne la réponse dans son « Commentaire de l'Épître aux Galates », en témoignant que les Trévires parlent la même langue que les Galates d'Asie Mineure descendants de Gaulois de la Celtique ; Or ce sont les Volques qui se sont installés en Galatie ; ces deux peuples ont donc la même racine linguistique. Est-ce pour cette raison que lorsque Clovis mourra, tout le pays des Volques et des Gabales qui n'est pas aux mains des Wisigoths sera annexé par le royaume de Metz de Clothaire 1^o, royaume pourtant coupé en deux par celui des Burgondes (En gros Rhône-Alpes, Bourgogne et Franche-Comté) ?

Le nom de « Treve », la graphie la plus ancienne connue en 1135 dans la bulle du pape Innocent II créant le monastère de Nant, trahit donc le gaulois Treve qui est déjà une forme contractée du nom d'origine ; je ne suis pas Hamelin dans son Trebo parce que nous avons une parenté linguistique avec Trevires ; si Trevires est resté le même sous les romains il en est de même pour Treve. Déjà sous la forme de Treve on voit bien qu'il manque quelque chose par rapport à Trevidon, le « don » ne disparaissant pas mystérieusement des écritures. Si les romains écrivent Trevidon c'est que le nom gaulois se compose de ces deux entités et par la logique syllabique devait être Trevoduno. Nous verrons plus tard ce que cela signifie.

Treve est un mot gaulois fort intéressant parce qu'on le trouve à la fois dans la langue des Volques, la peuplade qui concerne notre emplacement géographique, mais aussi dans celle des Trévires, peuplade qui occupait en gros le Luxembourg, un peu de la Belgique et la frange ouest de l'Allemagne côté de la Moselle.

Trévires vient du gaulois Treouir (Diriger, guider) + Vera (De l'indo-européen Vara, la rivière) + suffixe « on » ou « es » qui désigne l'activité humaine. En bon français on obtient les Passeurs ; ils s'étaient effectivement spécialisés dans la traversée des fleuves et des rivières dans le secteur de la Moselle. Leur capitale sera construite par les romains. Elle portera le nom de civitas Augusta Treverorum, soit la cité d'Auguste pour les Trévires ; au 13^o siècle elle porte le nom de Trevir, Trier en allemand moderne et Trèves en Français.

Treve par sa forme ancienne a une toute petite différence avec Trèves en Allemagne ; il n'y a pas l'indication de l'action humaine, pas de suffixe « on » ou « es ». On a donc Treouir + Ver (Forme contractée de Vera, donc la petite rivière). Cela donne le passage sur la rivière. Il n'y a pas de précision d'activité humaine parce que la largeur du Trévezel n'engendre pas l'utilisation de barques pour faire passer les voyageurs ; les gens traversaient seuls. La forme Trevir du Trèves allemand au 13^o siècle semble très différente de notre Treve, mais si dans notre secteur géographique le roman a lissé les terminaisons des noms gallo romains, en Allemagne au contraire les formes gallo romaines persistent et ce n'est qu'au moment où l'allemand prend forme que les modifications interviennent raccourcissant Trevir (Issu directement des gaulois) en Trier.

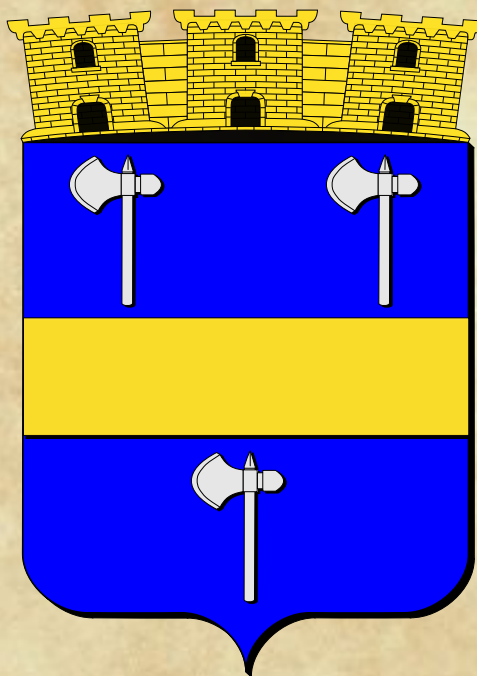
Trevidon est un Treve auquel a été ajouté Duno, terme qui signifie Colline (Ce terme est resté pour désigner els collines de sable, les dunes). Dans les derniers temps des gaulois cela a pris le sens d'agglomération, mais

ce n'est pas le cas ici, Trevidon étant un lieu remontant à une haute antiquité. La localité que beaucoup de chercheurs ont du mal à situer réuni un passage à gué sur une petite rivière, sur une colline, et le moins que l'on puisse dire c'est que c'est parfaitement le cas de Saint-Laurent-de-Trèves.

HÉRALDIQUE DES LIEUX HABITÉS DE LA COMMUNE

La commune est composée des lieux habités suivants : CANAYÈRE, COMBE-ALBERT, ESPRUNIERS, LA BASTIDE, LA VERRIÈRE, LAYOLLE, LE PRADAREL, LE VILLARET, ROUCABIE, TRÈVES et VALDEBOUZE.

TRÈVES (Chef-lieu)



Pour les explications voir la première partie.

CANAYÈRE



« D'azur, à une canne d'arpenteur d'or, accompagnée en chef de deux sapins, et en pointe de deux haches mises en sautoir, le tout d'argent. »

Le nom du lieu est d'origine occitane "Canejar", mesurer avec une canne, règle graduée utilisée par les arpenteurs dans les bois ; en 1868 le nom s'écrivait Canaguère, ce qui prouve qu'il ne s'agit pas d'un lieu où pousse le chanvre, car il s'appellerait Canabière.

Ce lieu n'est pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui ; cela est surprenant parce qu'en 1267 les manses d'Espruniers et de Canayères furent unies.

Les sapins symbolisent la forêt qui environne le lieu-dit.

Les haches indiquent qu'il s'agit d'une maison forestière et donc d'un lieu où l'on planifiait l'entretien de la forêt, notamment l'abattage des arbres.

La canne d'arpenteur renforce l'idée de la maison forestière, la différenciant d'une maison de bûcheron. Les couleurs employées et la physionomie générale du blason reprennent celles des armes du chef-lieu.

COMBE-ALBERT



« D'azur, à une couronne antique entourée de rayons, le tout d'or, accompagné en chef de deux têtes de brebis affrontées d'argent ; coupé en chevron versé de sable, à une jumelle onnée d'argent en pointe. »

Combe-Albert est un nom issu du rapprochement de deux termes d'origine différente. Combe vient de l'occitan « Comba », qui désigne une dépression, une petite vallée. Albert vient du germanique « Adal », noble et « Behrt », brillant. Ce nom étant d'origine germanique, il ne peut pas avoir qualifié le lieu avant les invasions Wisigothiques du secteur, soit 475 de notre ère. La plus ancienne graphie que j'ai retrouvée est de 1595 quand il a fallu définir le territoire de la nouvelle communauté de Causse-Bégon et où il a fallu décider du sort de Combe-Albert qui est finalement resté avec Trèves.

Ce lieu n'étant pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui, cela indique avec certitude qu'il n'était pas encore habité puisque les fermes devaient verser une quote-part de leur production à la dite abbaye ; c'est d'ailleurs grâce à cela que l'on connaît l'état du peuplement du secteur au 13^e siècle.

L'azur, l'or et l'argent reprennent les armes du chef-lieu.

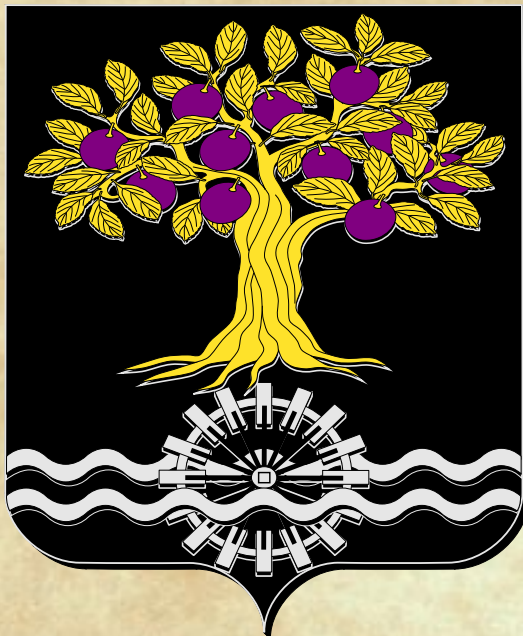
Les têtes de brebis honorent l'activité d'élevage ovin pratiqué ici.

La couronne antique entourée de rayon traduit le nom Albert qui signifie le noble brillant.

Le coupé en chevron versé, par sa forme triangulaire image la combe qui a donné son nom au lieu-dit.

La partie de sable indique la présence de l'aven de Combe-Albert, un des plus profond du Gard et la jumelle d'argent indique que ce labyrinthe souterrain permet de collecter des eaux de ruissellement pour alimenter les nappes karstiques profondes.

ESPRUNIERS



« De sable, à un prunier d'or, fruité de pourpre, soutenu d'une jumelle d'argent en pointe, contenant une roue de moulin du même. »

Espruniers est un nom issu de l'agglutination du nom avec son pronom. En fait, les anciennes graphies du lieu sont Les Pruniers ; ainsi écrit il n'est pas nécessaire de préciser le sens car il est évident.

Personnellement je pense que ce nom a été choisi pour indiquer la présence de pruniers sauvages, ce qui trahit la présence d'eau, donc un lieu favorable à l'installation d'une communauté humaine sur le plateau calcaire du Causse de Canayère.

Ce lieu n'est pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui ; cela est surprenant parce qu'en 1267 les manses d'Espruniers et de Canayères furent unies.

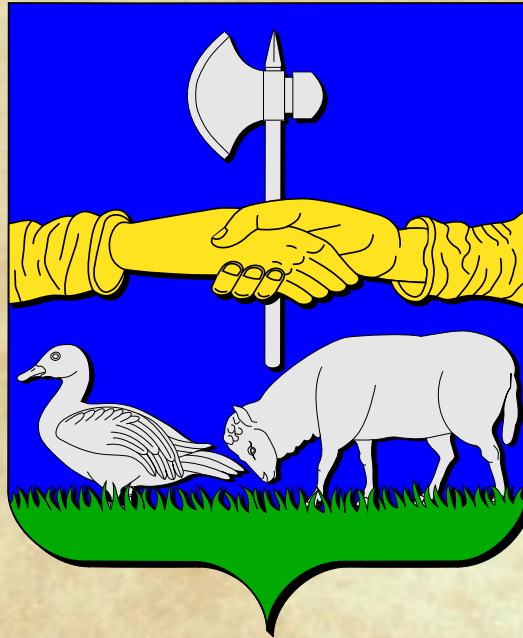
L'argent et l'or reprennent les armes du chef-lieu.

La jumelle avec la roue de moulin insérée représentent le cours d'eau qui a permis l'installation du hameau avec son moulin, aujourd'hui ruiné.

Le prunier traduit le nom du lieu-dit.

Le sable indique que le hameau est abandonné et en ruine.

LA BASTIDE



« D'azur, à une plaine herbée de sinople, sur laquelle paise une brebis adextrée d'un canard d'argent ; le tout accompagné en chef d'une foi d'or, brochant sur une hache d'arme d'argent. »

Bastide est un nom d'origine occitane « Bastida » qui signifie la maison, la ferme. À ne pas confondre avec le Bastida du sud-ouest qui désigne un bourg fortifié.

Ce lieu n'étant pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui, cela indique avec certitude qu'il n'était pas encore habité puisque les fermes devaient verser une quote-part de leur production à la dite abbaye ; c'est d'ailleurs grâce à cela que l'on connaît l'état du peuplement du secteur au 13^e siècle.

La référence la plus ancienne que j'ai trouvé est 1842 (RIVOIRE, Statistiques du Gard), mais la ferme existait bien avant.

L'azur, l'or, la hache et l'argent reprennent les armes du chef-lieu.

La foi indique l'activité de gîte rural.

La plaine herbeuse représente l'élevage : ovin avec la brebis paissant et de canard pour la production de foie gras et de préparations autour de cet animal.

LA VERRIÈRE



« Coupé : Au 1 de gueules, à un feu d'or ; au 2 d'azur, à une carafe d'argent, accostée de deux étoiles d'or ; à une rivière d'or, brochant sur la partition. »

Verrière est un nom d'origine occitane « Veire » du latin « Vitrium », le verre. C'est le lieu où l'on produit du verre.

Ce lieu n'étant pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui, cela indique avec certitude qu'il n'était pas encore habité puisque les fermes devaient verser une quote-part de leur production à la dite abbaye ; c'est d'ailleurs grâce à cela que l'on connaît l'état du peuplement du secteur au 13^e siècle.

La référence la plus ancienne que j'ai trouvé est 1520 où le fils d'Aigrefeuille quitte son père verrier à Saint-Sulpice pour installer son propre atelier à la Verrière ; cette famille y reste jusqu'au début des années 1600 puis sont relayés par les Vidal de la Verreyro jusqu'à la Révolution et l'abolition des privilèges ; l'endroit devient alors une ferme.

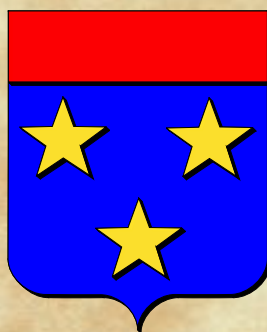
L'azur, l'argent, l'or et la forme de la rivière reprennent les armes du chef-lieu.

Le feu et la carafe symbolisent l'activité de la verrerie.

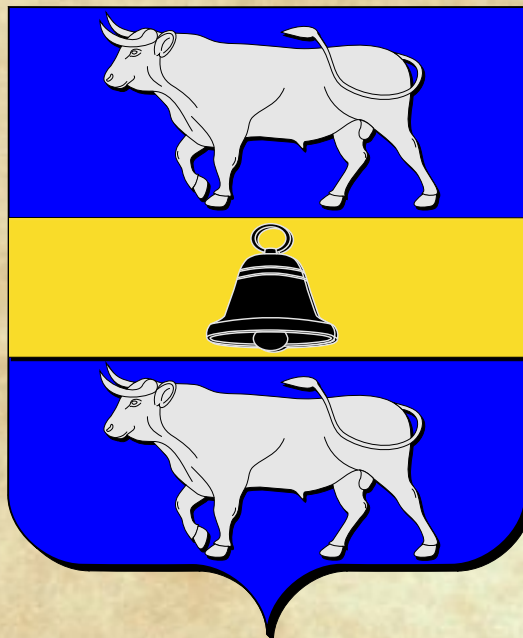
L'azur, les étoiles et le gueules reprennent les armes des Aigrefeuille, fondateurs de la verrerie en 1520.

La rivière symbolise le Trévezet qui coule au pied du hameau.

Blason des Aigrefeuille :



LAYOLLE

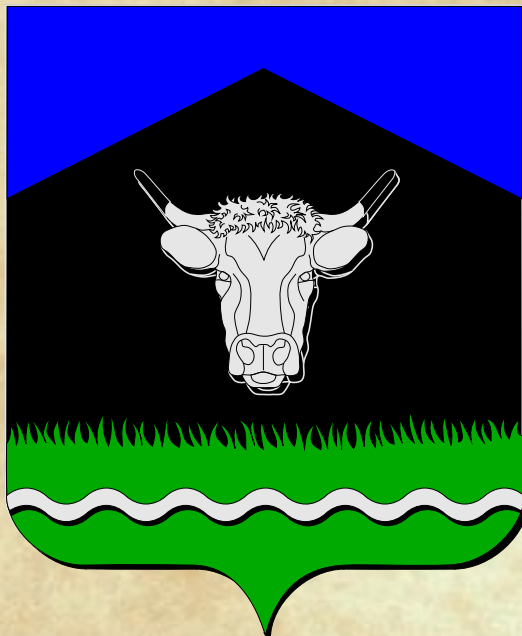


« D'azur, à une fasce d'or, chargée d'une cloche de sable, accompagnée en chef et en pointe de deux bœufs d'argent. »

Layolle est un nom d'origine occitane « Gleiza » qui signifie l'église ou la propriété d'une église. Ce lieu est cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur en 1229 sous le nom de Gleiola et désigné comme « Mansus », c'est à dire exploitation agricole. Il n'y a donc jamais eu d'église ici, mais simplement Layolle était une possession religieuse.

Les couleurs et la fasce, sauf le sable, reprennent les armes du chef-lieu.
La cloche traduit le nom du hameau ; elle est de sable parce qu'il n'est plus possession religieuse.
Les bœufs symbolisent l'activité agricole dévolue de tous temps au hameau.

LE PRADAREL



« De sable, à une champagne herbée cousue de sinople, chargée d'une burèle ondée d'argent et surmontée d'une rencontre de vache du même ; au chef émanché de deux demies pièces cousues de sinople. »

Pradarel est un nom d'origine occitane « Prade » du latin « Prats », les prés suivi du pré-celtique « Ar », le ruisseau et « El », petit. Pradarel ce sont donc les prés traversés par un petit ruisseau.

Ce lieu n'étant pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui, cela indique avec certitude qu'il n'était pas encore habité puisque les fermes devaient verser une quote-part de leur production à la dite abbaye ; c'est d'ailleurs grâce à cela que l'on connaît l'état du peuplement du secteur au 13^e siècle.

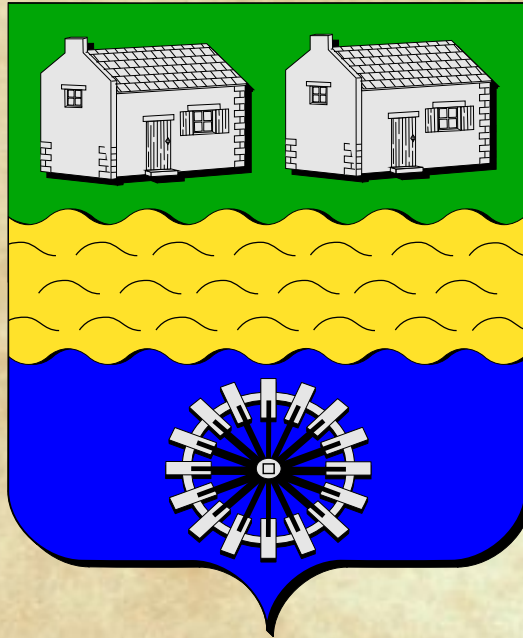
La référence la plus ancienne que j'ai trouvé est 1842 (RIVOIRE, Statistiques du Gard).

L'azur reprend les armes du chef-lieu.

La champagne herbée traduit le nom de la ferme et la rencontre de vache son activité autrefois prospère. Le chef émanché signale que le lieu-dit est situé au plus haut de la commune à peu de distance du Saint-Guiral.

Le sable indique que le hameau est abandonné et en ruine.

LE VILLARET



« Coupé : Au 1 de sinople, à deux maisons d'argent ; au 2 d'azur à une roue de moulin d'argent ; à une rivière d'or, brochant sur la partition. »

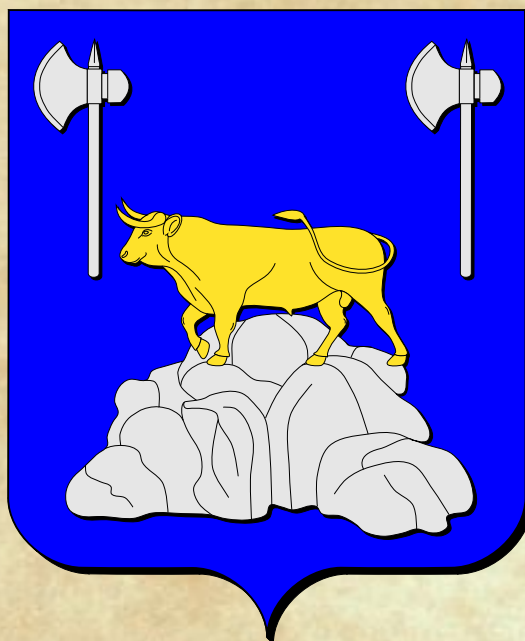
Villaret est un nom d'origine occitane « Vilar » qui signifie le hameau, le village.

Ce lieu est cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur en 1244, sous l'appellation « Mansus de Vilauto », la ferme du hameau.

L'azur, l'argent, l'or et la rivière en fasce évoquent les armes du chef-lieu.

Le coupé indique que le hameau est divisé en section haute et section basse : La haute avec le hameau et son ancienne ferme, la basse avec le moulin au bord du Trévezel, représenté par la rivière d'or.

ROUCABIÉ



« D'azur, à un rocher d'argent, sur lequel se tient un taureau d'or ; le tout accompagné en chef de deux haches d'arme d'argent. »

Roucabié (Il y a bien un accent, même si les panneaux routiers l'ignorent) vient de l'occitan « Roca », le rocher et « Villa », la ferme. C'est donc la ferme du rocher ; à noter qu'elle se situe sur la commune de Trèves ; les autres maisons qui l'on rejointe par la suite sont pour la plupart sur la commune de Dourbies.

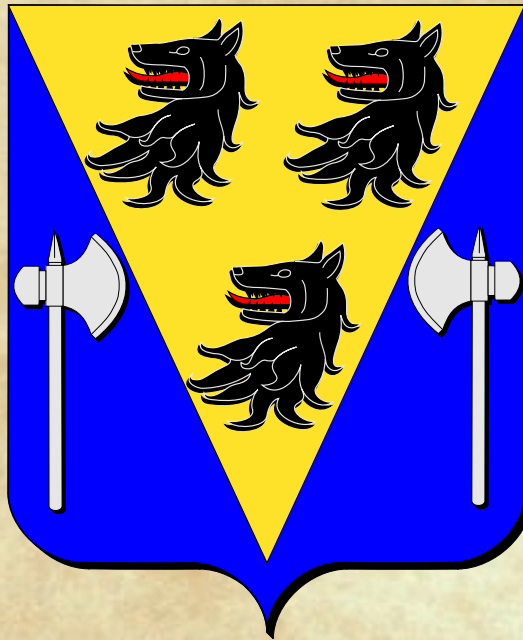
Ce lieu n'étant pas cité dans les cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-du-Bonheur au 13^e siècle, alors que Le Villaret, Layolle et Valdebouze oui, cela indique avec certitude qu'il n'était pas encore habité puisque les fermes devaient verser une quote-part de leur production à la dite abbaye ; c'est d'ailleurs grâce à cela que l'on connaît l'état du peuplement du secteur au 13^e siècle.

La référence la plus ancienne que j'ai trouvé est 1842 (RIVOIRE, Statistiques du Gard).

Le rocher traduit la première partie du nom du hameau que complète la vache.

Les couleurs et les haches d'arme reprennent les armes du chef-lieu.

VALDEBOUZE



« D'or, à trois têtes de loup de sable, lampassées de gueules ; chaussé d'azur à deux haches d'arme affrontées d'argent. »

Valdebouze est un nom d'origine occitane décomposé en « Vallis », la vallée et « Luposa » les loups. C'est donc la vallée des loups.

Ce lieu est cité le 4 février 988 dans le testament de saint Fulcran, le premier évêque de Lodève qui possédait le hameau qualifié de simple villa (Donc une seule maison) « Vallis Luposa ».

L'argent, l'or et les haches d'arme reprennent les armes du chef-lieu.

Le chaussé, par sa forme triangulaire vers le bas, symbolise la vallée qui a donné son nom au hameau.

Les têtes de loup terminent la traduction du toponyme.